

des observations de temps à autre, soit en les irradiant le jour de Noël, soit en d'autres circonstances. Et quel plus bel exemple pour le plus humble ou le plus pauvre du pays que celui de la vie de famille du roi George V? Il respectait toutes les conventions de la vie; il était un homme religieux dans le sens le plus vrai du mot; il était tolérant envers tous, sachant que ses sujets appartenait à de nombreuses races et professaient diverses religions. Il observait religieusement le jour du dimanche. Il ne s'est jamais départi de cet égard pour les conventions, lequel, nous le savons tous, a fait du foyer et de la famille la clef de voûte de notre grandeur. En effet, la base de la grandeur de cet empire, telle qu'elle se reflète de son centre même ou de ses dominions, repose sur les foyers du peuple. Jamais il ne travaillait le dimanche, jour de repos. Il a toujours accompli ses devoirs religieux, que ce fût dans la chapelle privée d'un grand palais, ou dans la petite église de la paroisse de Sandringham, lorsque son état de santé le lui permettait. L'exemple de bonne conduite et de respect du foyer et de la famille qu'il a donné à son peuple et à l'univers est ce qui a le mieux permis à notre feu roi, selon moi, d'exercer son influence sur l'univers.

Il est un mot qu'on me pardonnera peut-être de dire. Le premier ministre a mentionné une observation de l'archevêque de Canterbury. J'ai eu l'avantage de représenter le Parlement canadien en mai dernier, et au cours d'une conversation, le feu roi s'est exprimé presque dans les mêmes termes que l'archevêque de Canterbury. Il m'a dit qu'il ne comprenait pas pourquoi le peuple lui témoignait tant de preuves d'affection. Il a ajouté: "Je ne suis qu'un homme très ordinaire, mais j'ai fait de mon mieux." Jamais je n'oublierai la manière dont il a prononcé ces paroles. Non pas: "J'ai fait mon devoir" mais "j'ai fait de mon mieux". Peut-on imaginer rien de plus noble? Peut-on citer rien de plus beau en exemple à la jeunesse de ce pays ou de toute autre nation? Vicissitudes, chagrins, mort de sa mère, de sa sœur, de son fils, maladie précédant sa disparition, tout lui était arrivé dans cette vie si active, mais il avait fait de son mieux. C'est peut-être à cela que songeaient ses sujets lorsqu'ils lui manifestaient une si profonde affection, affection telle qu'on n'a jamais témoignée, que nous sachions, à un roi mortel. Ce n'était pas de la vénération, ni du respect, ni de l'admiration, mais un amour et une affection réels; c'était la récompense de la vertu, du courage, de la dignité, du labeur, de l'abnégation, car, comme dit Kipling, il n'a jamais demandé à un homme de faire ce qu'il n'aurait pas voulu faire lui-même. L'usage des spiritueux était-il prohibé dans son royaume, le roi était prêt à observer la loi. Il se pliait de même aux res-

[Le très hon. M. Bennett.]

trictions imposées pour la nourriture. Il tenait à faire sa part de sacrifices comme ses sujets. Après une vie de labeurs et de sacrifices, il a obtenu la récompense qu'il a évoquée en ces termes magnifiques, non pas dans son message de Noël dernier, mais dans celui de 1934, lorsqu'il a dit:

Si l'on peut me considérer avec quelque vérité le chef de cette grande famille disséminée dans le monde entier, partageant sa vie et soutenu par son affection, ce sera une pleine récompense des longs et parfois inquiétants travaux de mon règne de près de vingt-cinq ans.

Peut-on concevoir rien de plus beau? Un quart de siècle de labeur dont la récompense est de partager les joies et les peines de ses sujets et de jouir de leur affection. Nous pourrions en rester là, mais il est une autre remarque que personne ne peut oublier. Un célèbre auteur a dit qu'au nombre des quatre mots les plus doux de notre langue, il faut mentionner "foyer" et "mère".

Chacun connaît le dévouement du roi pour sa mère, mais qui peut oublier les paroles qu'il a prononcées au sujet de son épouse à son accession au trône? Il n'a pas dit "Reine" au sens que nous donnons à ce mot; voici ce qu'il a dit en ce jour de mai où il monta sur le trône:

Ce qui m'encourage, c'est de savoir que j'ai dans ma chère épouse une personne qui m'aidera constamment dans toute entreprise tentée pour le bien de notre peuple.

Avec toute la pompe et l'apparat entourant le trône, le feu roi, à son accession, parla de sa "chère épouse." Pendant vingt-cinq ans elle s'associa fidèlement à ses joies comme à ses peines, elle partagea avec lui toutes les joies et toutes les afflictions de cette grande charge. A la fin, dans la salle antique à Westminster, je lui ai entendu prononcer ces paroles:

Dans tous mes travaux j'ai eu le bonheur d'avoir à mes côtés ma chère épouse, dont vous avez parlé avec tant de bienveillance.

Il m'arrivait de savoir que l'une des choses qui donnait le plus de plaisir à feu Sa Majesté était la pensée que le jour où ce discours fut porté, au moyen d'amplificateurs et par la radio, dans toutes les parties du royaume, un ouvrier s'adressa en ces termes à son compagnon de travail: "Ma foi, Bill, il est exactement comme toi et moi. L'as-tu entendu? Il s'est attendri en parlant de sa femme. Il a ressenti exactement ce que nous ressentons quand nous parlons de la nôtre." Il m'arrive de savoir que c'est là ce qui donnait à Sa Majesté la plus grande joie possible. L'un de ses sujets, humble et illettré si vous voulez, vivant dans une certaine pauvreté, a reconnu les accents émus de son souverain lorsqu'il parla de sa chère épouse à la fin de ce dis-